

3^e DIMANCHE APRES PAQUES 2017

En ce jour d'élection, prenons un peu de hauteur. A défaut des hautes voûtes de Reims ou de Rodez, nous nous contenterons de la chaire de S. Eugène, assurément moins vertigineuse... Avec ce 3^e dimanche après Pâques, nous entrons dans la seconde phase du temps pascal. Jusqu'ici, avec les disciples, nous étions tournés vers le passé, vers l'événement fondateur de leur foi et de la nôtre, la victoire du Christ sur la mort. Avec ses thèmes, abondamment illustrés dans l'octave : la joie qui emplit les disciples à la vue du Seigneur ressuscité et le baptême qui associe à sa victoire pascale. A partir d'aujourd'hui, nous nous tournons vers l'avenir, avec les thèmes qui vont courir dans l'évangile chaque dimanche jusqu'à la Pentecôte : le départ du Christ et le don du Saint-Esprit. Avenir imminent pour les disciples qu'étaient les apôtres, avenir aussi pour les disciples que nous sommes qui attendent la venue glorieuse du Christ devant récapituler toutes choses par une nouvelle effusion de l'Esprit Saint qui *renouvellera la face de la terre*. Jusqu'à présent, la liturgie tournait notre regard vers Pâques. Aujourd'hui, elle le dirige vers la Pentecôte, et par-delà la Pentecôte, vers le Jugement dernier, l'eschatologie. Ce faisant, elle attire notre attention sur la forme de notre existence entre ces deux termes qui bornent le temps de l'Église.

Les évangiles qui nous séparent de la Pentecôte sont tirés des chapitres 14 à 17 de S. Jean, c'est-à-dire de la grande prière de Jésus prononcée le soir du jeudi saint pour préparer ses disciples à l'épreuve de son départ, c'est-à-dire de sa mort sur la croix, en leur promettant son retour, sa résurrection : *Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus ; et encore un peu de temps et vous me verrez*. Comme toujours en S. Jean, les auditeurs ne comprennent pas le sens profond des paroles de Jésus, à savoir ici le mystère de sa mort et de sa résurrection. Jésus insiste sur la tristesse qui va bientôt accabler les disciples mais aussi sur la joie qui va les saisir quand ils le reverront vivant. Lire ce texte après Pâques, comme la liturgie nous y invite, opère une transposition : le départ n'est plus la mort sur la croix mais l'ascension dans le ciel ; et la joie dont il est dit que nul ne pourra la ravir est cette joie eschatologique fondée sur celle de la résurrection et anticipée par la vie dans l'Esprit, permise par l'effusion de l'Esprit Saint au jour de la Pentecôte. Lire ce texte après Pâques, c'est donc en élargir le sens pour les apôtres, qui eux se situent avant l'Ascension, mais c'est aussi l'actualiser pour nous qui nous situons après. Désormais il ne s'agit plus seulement d'un discours adressé aux apôtres pour les aider à surmonter la double épreuve de la passion du Seigneur et ensuite de son ascension dans les cieux, mais aussi d'un discours adressé à nous qui faisons à la fois l'épreuve de cette absence du Christ, que nous ne voyons pas avec nos yeux de chair, et l'expérience de sa venue, médiatisée par la grâce du Saint-Esprit dans l'Église, et en particulier dans les sacrements, et plus particulièrement encore dans celui de l'eucharistie.

Ce *peu de temps* qui nous sépare du départ du Christ et de sa venue glorieuse, c'est le temps de l'Église dans lequel nous vivons. Un temps qui ne s'ajoute pas à celui du Christ. Un temps qui le dilate bien plutôt. Car l'ère du Saint-Esprit, à partir de la Pentecôte, ne se substitue pas à l'ère du Fils, elle la prolonge, car désormais le Christ est présent par son Église, par les sacrements que l'Église célèbre, par l'Eucharistie. C'est l'enseignement transmis par le récit des pèlerins d'Emmaüs. C'est aussi le sens de ce mot de S. Jeanne d'Arc : *m'est avis que du Christ et de l'Église, c'est tout un*. Le temps de l'Église est comme un point d'orgue. Il dilate dans la durée physique de ce monde le temps du Christ et plus particulièrement *l'heure* qui en constitue le centre, le mystère de la mort et de la résurrection. Le temps de l'Église, c'est la dilatation du mystère de Pâques. En ce sens, en même temps qu'eucharistique, il est tout entier baptismal. Notre existence n'est rien d'autre que notre progressive mise au tombeau avec le Christ et notre progressive renaissance dans le Christ. C'est ce que S. Paul appelle le passage de *l'homme ancien* à *l'homme nouveau*. Le temps de l'Église, c'est donc notre association à la Pâques du Christ, à son passage, à ce passage hâtif de l'ange exterminateur et du peuple hébreu dans la double nuit de la délivrance qui vit périr les premiers-nés de l'Égypte et l'élite de ses guerriers.

Notre existence, tout entière marquée par ce hâtif et continu passage de la mort du péché à la

vie de la grâce, est celle de nomades, avec tout ce que cela suppose de légèreté et donc de simplicité. C'est ce que souligne l'épître en disant que sur cette terre, nous sommes *des étrangers et des voyageurs*. Non plus pour nous en plaindre comme le fait encore le Ps 39 d'où l'expression est tirée. La brièveté de l'existence, à une époque où la bénédiction divine n'est censée s'accomplir qu'ici-bas, est vécue comme un malheur. Dans la perspective chrétienne, ce n'est plus tant la brièveté de l'existence terrestre qui est soulignée que son inadéquation. Nous sommes *des étrangers et des voyageurs* dira S. Paul parce que *notre cité se trouve dans les cieux* (Ph 3, 20), parce qu'ici-bas, dira l'auteur de l'épître aux Hébreux, nous sommes *à la recherche d'une patrie meilleure, c'est-à-dire céleste* (Hb 11, 16). Bref, notre véritable patrie n'est pas ici-bas. Joli renversement de perspective ! Et un peu consolant en ce sombre jour d'élection... Le lieu de notre repos, de notre accomplissement, de notre joie, est ailleurs. Est-ce à dire qu'il faille fuir au plus vite *cette vallée de larmes* qu'élection après élection nous ne parvenons pas à aménager selon les exigences de l'Évangile. Non, il ne faut pas désertier ce monde, il ne faut pas s'y attacher, ce qui est différent. Pour cela il faut suivre l'indication de S. Paul aux Colossiens dans l'épître de la vigile de Pâques : *Recherchez les choses d'en haut, là où se trouve le Christ, assis à la droite de Dieu* (Col 3,1). Mieux encore, il faut traverser le monde en laissant une traînée de lumière : *que votre conduite au milieu des païens soit bonne, afin que ceux qui vous calomnient comme des malfaiteurs remarquent vos bonnes œuvres et en glorifient Dieu au jour de sa visite*.

Il faut donc s'accommoder des dispositions transitoires de ce monde, de ses pesanteurs. S. Pierre recommande d'être soumis aux autorités, pour autant qu'elles agissent avec justesse. Mais il ne faut pas s'y asservir. L'apôtre fait l'apologie de la liberté, d'une liberté qui n'est pas licence, ou désobéissance à ce qui est juste : *Agissez comme des hommes vraiment libres et n'imitiez pas ceux qui cachent leur malice sous le voile de la liberté. Mais vivez comme des serviteurs de Dieu* (1 P 2, 16). Souveraine liberté de celui dont la citoyenneté est ailleurs, auprès de Dieu, en Dieu même. Liberté vis-à-vis des autorités, des puissances, des réalités de ce monde, abîmées par le péché. Liberté aussi vis-à-vis des passions et des pulsions qui bouillonnent en l'homme. Liberté qui manifeste l'emprise de l'Esprit Saint sur l'âme de celui qui s'ouvre à la grâce. La joie que promet Jésus dans l'évangile, la liberté à laquelle nous appelle S. Pierre dans l'épître, c'est l'œuvre de l'Esprit Saint en nous : vivre dans ce monde comme n'étant pas de ce monde. C'est à cette vie dans l'Esprit, fruit conjoint de Pâques et de la Pentecôte, que nous devons nous convertir. Nous en trouvons deux admirables descriptions sous la plume de Paul, dans l'épître aux Colossiens (3, 12-25) et dans l'épître aux Galates (5, 13-26). Chers amis, que ces deux textes deviennent la charte constitutionnelle de notre existence en ce temps de Pâques et même au-delà. Pour cela n'hésitons pas à les méditer en ces jours de grâce qui nous séparent de la Pentecôte. Cela nous consolera aussi du tour malheureux que continueront de prendre les événements dans notre pays...